

L'institution théâtrale francophone à Montréal : les causes du retard

Jean Laflamme

Numéro 5-6, automne 1988, printemps 1989

Le théâtre au Québec : mémoire et appropriation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041077ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041077ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'histoire du théâtre du Québec

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, J. (1988). L'institution théâtrale francophone à Montréal : les causes du retard. *L'Annuaire théâtral*, (5-6), 267–270. <https://doi.org/10.7202/041077ar>

Jean Laflamme

L'institution théâtrale francophone à Montréal: les causes du retard

Distraktion culturelle longtemps réservée à l'élite, le théâtre devient un loisir de masse dans le monde occidental, à partir du XIX^e siècle. L'industrialisation et conséquemment l'urbanisation ont causé cet état de choses.

De simple divertissement de cour ou de clientèle bourgeoise, l'activité théâtrale s'est alors muée en une institution destinée à servir à la fois d'amusement et de véhicule d'idées auprès de la masse, ainsi que de gagne-pain pour ses organisateurs. Les instances d'une telle institution se classent dès lors en producteurs (dramaturges, acteurs, régisseurs), en consommateurs (spectateurs), en consécrateurs (publicistes et critiques) et en distributeurs (propriétaires ou locataires de salles).

Au sein de cette visible évolution de l'art dramatique, le Québec, encore rural dans son ensemble, subit un retard de quelque cinquante ans dans l'institutionnalisation de ses activités théâtrales. Avec une exception, cependant: Montréal, ville portuaire dont l'industrialisation précède celle des autres localités canadiennes et où l'institution théâtrale prend naissance aussi tôt que 1825, année de la construction du théâtre Royal.

Le développement industriel de Montréal ayant été à l'époque le produit d'intérêts anglophones, la popularisation du théâtre s'y est naturellement faite sous le couvert d'une institution de langue anglaise. Sans toutefois que celle-ci ait exclu la clientèle francophone, qu'on retrouve très tôt parmi les consommateurs du théâtre anglais.

Que devient pendant ce temps, dans la métropole canadienne, le théâtre francophone? Un survol rapide nous permet d'y constater la

présence habituelle d'un théâtre scolaire et d'un théâtre amateur, de même que le passage occasionnel de troupes de tournées. Ces activités sont-elles suffisantes pour nous permettre de les qualifier d'institution théâtrale francophone? Non, car on est loin d'y retrouver toutes les composantes de l'organisation nécessaire à une telle institution. Lord Durham confirme péremptoirement cette lacune, lorsqu'il écrit dans son célèbre rapport de 1839:

Bien que descendante du peuple qui goûte le plus l'art dramatique et qui l'a cultivé avec le plus de succès, et qui habite un continent où chaque ville, grande ou petite, possède un théâtre anglais, la population française du Bas-Canada, séparée de tout peuple qui parle sa langue, ne peut subventionner un théâtre national¹.

Le théâtre francophone ne sera véritablement institué à Montréal qu'à la toute fin du XIX^e siècle, à la suite des deux premières visites de Sarah Bernhardt, en 1880 et en 1891.

Une interrogation surgit alors naturellement quant aux causes d'un tel décalage, couvrant une bonne soixantaine d'années. Pourquoi ce retard d'une langue sur l'autre dans le domaine du théâtre institutionnel?

La réponse ne pourra être fournie qu'à la suite d'une étude sérieuse des forces contre-institutionnelles possibles, lesquelles peuvent résider dans des facteurs aussi bien sociaux que culturels ou religieux, ou économiques. Le théâtre montréalais a-t-il hésité à pénétrer dans le monde francophone en tant qu'institution à cause de traditions contraires, de déficiences du côté de l'édition, d'une forte opposition cléricale, ou encore du manque d'argent? Voilà autant d'hypothèses qu'il semble important de vérifier.

¹ Marcel-Pierre Hamel, éd., *le Rapport de Durham*, Montréal, Éditions du Québec, 1948, p. 311.

L'une de celles-ci a longtemps été retenue par l'historiographie traditionnelle. Il s'agit de l'opposition du clergé catholique, laquelle aurait ni plus ni moins étouffé le théâtre de langue française à Montréal, avant 1880. Cependant, outre le fait que l'opposition cléricale se soit étendue à d'autres époques sans pourtant obtenir le même résultat, il faut admettre que les autres facteurs contre-institutionnels n'ont pas été analysés en profondeur et n'ont pas encore révélé leur influence précise sur le monde du théâtre. Une étude méthodique de chacun d'entre eux et de son poids dans la balance théâtrale, voilà ce à quoi on devra s'employer dans le travail proposé.

Sans devoir préjuger des résultats à obtenir, l'objet de cette enquête sera de démontrer que la cause véritable du retard dans l'institutionnalisation du théâtre francophone à Montréal doit être recherchée parmi les facteurs économiques. En effet, beaucoup plus que les interdictions sporadiques du clergé, la présence continue de l'institution théâtrale anglophone a pu couper l'oxygène vital au théâtre de langue française en l'empêchant d'occuper une place déjà prise. Cette situation durera jusqu'à ce que l'accroissement de la population et des ressources permette l'expansion des activités théâtrales dans la métropole. C'est à partir de ce moment seulement que le théâtre francophone pourra y avoir pignon sur rue.

La période à couvrir par cette recherche commence en 1855, année de la reprise des relations commerciales du Canada avec la France (symbolisée par l'arrivée à Québec de la corvette *La Capricieuse*). Jusqu'à cette date, la culture française, incluant le théâtre, pénétrait plus difficilement en notre pays et cette lacune avait pu justifier jusqu'à un certain point l'absence d'une institution théâtrale francophone chez nous, l'unique dramaturgie locale s'avérant insuffisante pour alimenter une telle entreprise. Après 1855, cet obstacle externe n'existe plus et les forces contre-institutionnelles doivent être recherchées de l'intérieur, ce à quoi s'emploiera l'investigation projetée. Quant au terme de l'enquête, l'année 1880 se justifie par la première visite de Sarah Bernhardt, événement qui déclenchera — bien qu'à retardement — les premières démarches visant à institutionnaliser le théâtre francophone à Montréal.

«L'historien vaut ce que valent ses sources», aime-t-on à répéter. Aussi sera-t-il nécessaire d'opérer un relevé exhaustif de tout le corpus théâtral joué à Montréal entre les années 1855 et 1880; un dépouillement systématique des journaux et autres périodiques de l'époque s'impose à cet effet. Une étude approfondie des facteurs ayant pu influencer le monde du théâtre: culture, société, religion, économie, s'avère également nécessaire, mettant à contribution les ouvrages les mieux documentés sur chacune de ces questions.